



NEIL SMITH

ALBUM

(NOUVELLE)

alto

DU MÊME AUTEUR

Boo, Alto, 2015

Big Bang, Les Allusifs, 2008; Alto, 2016

Neil Smith

ALBUM

Traduit de l'anglais
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Alto

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Smith, Neil, 1964-

[Bang crunch. Français]

Big bang

Traduction de : Bang crunch.

ISBN 978-2-89694-257-2

I. Saint-Martin, Lori, 1959- . II. Gagné, Paul, 1961- . III.
Titre. IV. Titre : Bang crunch. Français.

PS8637.M565B3514 2016 C813'.6 C2016-940099-9

PS9637.M565B3514 2016

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**
Funded by the Government of Canada

© Neil Smith, 2007

Titre original : *Bang Crunch*

Publié en accord avec Alfred A. Knopf Canada,
une division de Penguin Random House Canada Limited.

Illustration :

Naoto Hattori, *Genesis*
(www.naotohattori.com)

ISBN 978-2-89694-257-2

© Éditions Alto, 2016

Pour Christian Dorais

UN DIAGRAMME D'IMMEUBLE

Robertson Hall n'a plus de toit. On dirait qu'un ouragan l'a soufflé pour révéler le labyrinthe à souris des salles de classe et des corridors qui forment le cinquième étage.

Le diagramme figure dans le magazine *Maclean's*. Amy se demande qui l'a dessiné. Probablement un homme, se dit-elle. Un homme pourvu du détachement clinique d'un médecin légiste. Il a peuplé l'immeuble de bonshommes allumettes qui arpentent les couloirs, boivent aux fontaines, lèvent la main pour demander la parole. Peut-être se félicitent-ils d'avoir opté pour l'Université Scott, un établissement renommé. Et Petertown? Petertown est une petite ville si paisible.

Les bonshommes allumettes, remarque Amy, sont gris foncé. Sauf dans la salle 523. Les huit femmes regroupées d'un côté de la classe d'allemand sont représentées en rose pâle. Les cinq hommes alignés en face sont en violet foncé. En garçons bien élevés, ils sont sortis à la file indienne quand Mac MacDonald leur en a intimé l'ordre.

Où est Mac, au juste? Tiens, ça fait penser à «Où est Charlie?» Amy ne cherche pas très longtemps. Elle sait où est Mac : dans les toilettes des femmes, au bout du couloir où se tient la classe d'allemand. Mac est le bonhomme allumette rouge. Il gît dans une stalle, et un morceau de sa tête flotte dans la cuvette. Cerveille, cuir chevelu, peau et crâne. Mac s'est agenouillé, puis il s'est penché au-dessus de la lunette. Dans une main, il tenait un revolver, un silencieux vissé au bout du canon. Il a posé l'arme contre sa tempe, puis il a appuyé sur la gâchette.

L'ÉTIQUETTE D'UN FLACON D'ORDONNANCE

«Se porter comme un charme» est l'expression que ses parents utilisent pour signifier «jouir d'une bonne santé». Amy s'est toujours portée comme un charme. Peut-être a-t-elle pris des médicaments d'ordonnance au cours de ses vingt-trois années d'existence, mais elle n'en garde aucun souvenir. Même si les pilules sont destinées à son petit ami, Thomas, la seule présence de son nom à elle sur l'étiquette lui semble donc de mauvais augure.

En après-midi, elle s'est rendue à la clinique médicale du campus et a joué les insomniaques. Elle aurait pu dire la vérité : son petit ami se trouvait dans la salle 523 lorsque... Elle a préféré mentir.

— Je connaissais une des victimes, a-t-elle dit au médecin, qui a griffonné quelques mots sur un bloc d'ordonnances.

Des somnifères. À la table de la cuisine, elle écrase un comprimé avec le dos d'une cuillère. Elle mélange la poudre à un peu de compote de pommes parce que Thomas a du mal à avaler les pilules toutes rondes.

Thomas a le visage injecté de sang. Dans le salon, sur un tapis de yoga, il est dans la position du chien la tête en bas, les mains et les pieds à plat sur le sol, le postérieur retroussé, la tête ballant entre les bras tendus. Amy n'a jamais vu un chien pareil. Rien à voir en tout cas avec Bugaboo, leur dalmatienne.

Les parents de Thomas, qui sont allemands, surnomment leur fils *der Gepard* – le guépard –, en hommage à sa grâce et à sa rapidité. Il a beau avoir le corps élancé, des yeux noisette espacés et une crinière de dreadlocks fauve, Amy a du mal à saisir la ressemblance avec le grand félin. Elle voit seulement un homme. Un homme à quatre pattes. La première fois qu'elle a couché avec lui, Amy a examiné la chair de ses mollets, ses mamelons plats et bleuâtres, les plis de ses testicules, semblables à ceux d'une coquille de noix. C'est donc ça, un homme, a-t-elle pensé.

Thomas pousse un dernier souffle sonore au moment où, sur la cassette de détente, les ruisseaux cessent de murmurer. Amy lui apporte sa tasse de compote de pommes.

— Combien en as-tu mis? demande-t-il.

— Juste un.

— Il m'en faut deux.

— Sur l'étiquette, c'est écrit : un comprimé au coucher. C'est la première fois que tu prends un truc pareil. Qui sait? Tu es peut-être allergique ou hypersensible.

— Trêve de sermons, Amy, dit-il en se frottant les yeux. Ça fait des jours que je ne dors pas. Donne-moi une deuxième pilule, merde.

Plus tard, allongée près de lui, Amy se demande si, ce soir, il lui posera la question à voix basse : « Tu m'aimes encore? » Va-t-il une fois de plus se coller contre elle?

Mon Dieu, elle espère que non. Elle ne supporte pas qu'il la touche. Pourtant, elle n'arrive pas à le repousser.

Elle se tourne vers lui. Il s'est assoupi. Devant son silence et son immobilité, elle éprouve à nouveau une crainte irrationnelle. Avec deux comprimés, risque-t-il l'overdose? Elle retient son souffle. La bouche de Thomas produit un petit claquement et elle respire enfin.

— Oui, bien sûr que je t'aime, chuchote-t-elle.

Pas pour lui, mais pour elle et ses témoins : la lune dont la clarté se répand sur le plafond, les chiffres lumineux du radio-réveil, le flacon de pilules sur la table de chevet.

LA JAQUETTE D'UNE GRAMMAIRE

Sur la jaquette, on voit le drapeau allemand. Trois barres horizontales : noire, rouge et jaune. Dans la rouge, les mots : *Sprechen Sie Deutsch?* Les couleurs sont lustrées. Malgré le trou creusé dans la bande rouge, le livre a l'air neuf. De la charpie gris-brun en sort. En y mettant le doigt, Amy imagine Thomas se servir de sa grammaire pour repousser une balle. Mon héros, pense-t-elle. Triste ironie qui la fait grimacer et lui serre le cœur.

Avant la fusillade, Amy ignorait que Thomas s'était inscrit au cours d'allemand. Après tout, c'est sa langue maternelle. Ayant eu recours à ce stratagème pour remonter sa moyenne, il allait jusqu'à fournir de mauvaises réponses pour éviter d'être démasqué par la prof.

Lorsque la fusillade a débuté, la grammaire de Thomas n'était plus dans la salle 523. Non, tandis qu'il enfilait les

corridors et dévalait les escaliers de Robertson Hall, elle était coincée sous son bras. Un des garçons de la classe a déclenché le système d'alarme. Un autre a appelé les secours. Thomas, lui, a contourné les étudiants qui, assis sur la pelouse, profitaient de l'été indien pour se dorer au soleil. Aux limites du campus, il s'est mis à courir. Il a couru jusqu'à Amy.

Elle ne l'a pas entendu entrer. Dans son atelier, elle travaillait aux bottes pour chiens qu'elle vendait à des animaleries. Un bruit sourd venu du salon l'a fait sursauter.

— Bugaboo? a-t-elle demandé.

Elle a jeté un coup d'œil dans le couloir. Thomas était là, assis sur le futon canapé, devant la malle qui leur servait de table basse.

— Le cours de yoga a été annulé?

En principe, c'est là qu'il allait, le mercredi matin. Pas de réponse. Sur la malle, à côté de quelques-uns des outils dont Amy se servait pour fabriquer des bottes, se trouvait un livre. Il le fixait.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon chou?

Son t-shirt à l'effigie de Bob Marley était taché de sueur. Il avait le front ruisselant. Il a levé les yeux, le visage tordu, les lèvres tremblantes. Puis il a soufflé bruyamment. Là, il s'est emparé d'un poinçon, l'a soulevé au-dessus du livre et l'a abattu de toutes ses forces.

Le cœur d'Amy battait fort dans ses oreilles.

Quelques jours plus tard, il y résonne toujours. *Sprechen Sie Deutsch?* lit-elle sur sa table à dessin. Elle vient d'amputer le livre de sa couverture à l'aide d'un couteau d'artiste. En grattant l'orifice, elle songe aux trous de projectiles. Elle en imagine un dans sa poitrine. Sur le sol de la salle 523, elle se tortille. Elle aurait pu

être l'une des huit. Pourquoi pas? Combien de fois avait-elle promis à la mère de Thomas d'apprendre à dire autre chose que *Gesundheit*?

Elle enfonce son poinçon dans le trou de la grammaire. Puis elle soulève le livre et regarde par le trou. Le dos de Thomas entre dans l'objectif. D'un pas titubant, assommé par les somnifères, il se dirige vers la salle de bains.

— Pas un geste, lance-t-elle, ou je tire.

Thomas est beaucoup trop parti pour l'entendre.

LE VERSO D'UNE ENVELOPPE

Thomas est assis sur un tabouret au milieu de la cuisine. Il porte un short en jean et, sur ses épaules nues, deux sacs-poubelles de couleur verte, sommairement retenus ensemble par du ruban gommé. Il ressemble à un homme-sandwich. À l'aide de ses ciseaux de couturière, Amy coupe les dreadlocks de Thomas, qui gisent à ses pieds, pareils à des bouts de corde. Au moment où elle finit de dégager ses oreilles, il dit :

— Je me demande quels noms il y a sur l'enveloppe.

Chaque jour, elle lui donne au compte-gouttes des informations puisées dans des articles qu'il n'a pas le courage de lire. Aujourd'hui, le *Petertown Examiner* signale que Mac MacDonald (« le Silencieux », ainsi qu'on le surnomme dans la presse) n'a pas laissé de note derrière lui. Dans son appartement, la police a toutefois trouvé une enveloppe sur laquelle figurait une liste de noms. Des cibles. Que des femmes de la ville, toutes bien connues. « Des phares », a déclaré le chef de police, sans préciser ceux que Mac était déterminé à éteindre.

Devant l'évier, Amy enfle une paire de gants en plastique et agite une bouteille de teinture. Thomas, entre-temps, s'empare d'un stylo et se met à écrire au verso d'une facture de téléphone toujours cachetée. Amy l'observe. Les cheveux courts lui font les yeux plus petits, plus plissés, et son front ressemble à une tranche de pain à sandwich blanc. Amy se demande si d'autres savent qu'il suivait le cours d'allemand. Ils n'ont pas reçu de coup de fil de la police. Quand leurs amis téléphonent, elle raconte n'importe quoi : Thomas est à Montréal, où il rend visite à sa mère malade.

Depuis la fusillade, il y a dix jours, Thomas n'a pas mis le nez dehors. Le week-end qui vient, cependant, on organise une marche commémorative, et Amy tient à ce qu'ils y participent ensemble. D'abord, Thomas a opposé son veto : il avait peur de tomber sur « l'un des autres », soit ses camarades de la salle 523, les deux survivantes et les quatre types qui avaient pris la fuite. Elle lui a proposé de s'y rendre incognito : lunettes de soleil, cheveux bruns sans dreadlocks. Un homme neuf.

La teinture prête, elle applique le mélange savonneux dans les cheveux de Thomas.

— Jouons à un jeu, dit-il en tapotant la facture du téléphone sur son genou. Je te donne des indices et toi tu devines le nom des femmes en vue de Petertown qui figurent au verso de mon enveloppe.

— Pas envie.

Elle enlève les gants d'un coup sec et les jette dans l'évier.

Thomas s'empare d'un pamplemousse et, à la manière d'un spécialiste du lancer du poids, le propulse dans le salon.

— La première vaut son pesant d'or.

Amy examine le garçon au tablier fait de sacs-poubelles et aux cheveux recouverts de mousse ammoniaquée. Elle a envie de le serrer dans ses bras ; elle a envie de le gifler. Fort.

— Becky Pepper, médaillée de bronze aux Jeux olympiques, dit-elle enfin.

— En plein dans le mille.

Un sourire sournois retrousse un des coins de la bouche de Thomas.

Elle joue le jeu parce qu'ils ont l'un et l'autre un sens de l'humour tordu et que ce petit divertissement leur fait du bien, même s'il fait mal aussi, un peu comme quand le sang recommence à circuler dans des orteils gelés. Elle joue le jeu parce qu'elle a envie d'entendre la voix de Thomas : depuis des jours, il se contente de marmonner « oui » et « non ».

Il tend le bras et feint de le scier à l'aide d'un long couteau dentelé.

— La violoniste Margaret O'Reilly.

Sur la liste figurent aussi une policière, une romancière, une avorteuse, une conseillère municipale et une chanteuse country. Après chacune des bonnes réponses d'Amy, Thomas raye un nom.

Pour le dernier, il entre dans l'atelier, Bugaboo sur les talons. Amy s'installe sur le canapé, heureuse de l'accalmie. À son retour, il a des bottes pour chiens de couleur vive au bout des doigts. Ce sont les DogPoz. À califourchon sur les genoux d'Amy, il promène les bottillons sur son visage. Les paupières closes, elle endure les petits coups.

— Ça suffit, finit-elle par siffler entre ses dents.

Il baisse les mains.

— Je n'ai rien d'un phare, dit-elle.

D'un air perfide, il envoie valser une des bottes et s'empare d'un article de journal encadré, accroché au-dessus du canapé.

— Amy Hamilton, lit-il, est une femme d'affaires promise à un brillant avenir et que rien n'arrête.

Elle le repousse contre la malle et lui arrache le cadre. La teinture dégouline sur le front de Thomas et ses sacs-poubelles sont de guingois. Qu'il a l'air fêlé!

Elle entre dans l'atelier, claque la porte, la verrouille.

Le jour où l'article (« Cordonnière pour chiens bottés ») avait paru à la une du *Petertown Examiner*, elle avait pourtant senti un grand débordement d'enthousiasme. Thomas était si fier d'elle qu'il avait poussé des acclamations et des vivats. C'est lui qui avait fait encadrer l'article.

Elle contemple à présent le visage de la fille sur la photo. La voilà, souriant de toutes ses dents derrière Bugaboo, qui brandit une patte bottée. Devant son visage joyeux, elle imagine Mac MacDonald, surligneur à la main, en train de l'auréoler de jaune.

— Mac MacDonald avait une liste, hi ah hi ah ho, chante à tue-tête Thomas, resté dans le salon, et sur cette liste il y avait des filles, hi ah hi ah ho. Pan pan ci, pan pan là, pan pan partout!

Les poumons d'Amy se vident, se remplissent.

— Tais-toi! crie-t-elle.

— Hi ah hi ah ho!

— Ta gueule!

Il secoue la poignée.

— Pan pan ci, pan pan là...

La colère d'Amy, pareille à un poinçon, lui traverse la poitrine.

— Dégage, espèce de lâche!

Ça y est, elle l'a dit. Ce qu'il brûle d'entendre depuis le début. Ce qu'elle ressent. Un sentiment de culpabilité écœurant qui la fait chavirer.

Il lâche la poignée.

Silence.

Huit femmes abattues, et les journaux n'en ont que pour Mac MacDonald. Lorsqu'il était enfant, le battait-on avec un mètre chaque fois qu'il mouillait son lit? À l'atelier de peinture où il travaillait, le considérait-on comme un employé modèle? Était-il une aberration, le M. Hyde qui se tapit dans tous les D^r Jekyll?

Son homme à elle est maintenant allongé par terre. Son ombre se profile sous la porte. Il produit de petits hoquets brefs – sa façon à lui de sangloter. D'un pas traînant, Amy s'avance vers la porte, ouvre, s'agenouille. Il est couché sur le côté, le visage enfoui dans la saignée du bras. Le sac-poubelle qui couvrait sa poitrine est tombé, mais l'autre, resté attaché, lui fait comme une cape de super-héros. Bugaboo lui lèche la main, tandis qu'Amy lui caresse la poitrine en enlevant de petits bouts de cheveux. C'est donc ça, un homme, se dit-elle, hébétée. Lorsqu'il se calme un peu, elle dit :

— Il faut rincer tes cheveux, mon chou, sinon ton crâne risque de prendre la couleur de la teinture.

Elle l'aide à se relever. L'enveloppe tombe de la poche arrière de Thomas. Amy voit son nom sur la liste. C'est le seul qui n'est pas rayé.

Heidi maîtrisait le plus-que-parfait français, l'imparfait espagnol et le futur parfait allemand, mais son mode favori était le subjonctif, «qui exprime nos souhaits et nos désirs, nos peurs et notre potentiel», avait-elle coutume de dire à ses étudiants.

Louise, disent ses amis, avait la manie de les inscrire comme bénévoles au programme de livraison de repas à domicile auquel elle participait.

Tamara se destinait à la comptabilité, mais elle caressait aussi le projet d'écrire des romans policiers dont le héros aurait été une femme détective.

Mimi était la psychothérapeute en résidence de son dortoir. Lorsqu'une fille avait des problèmes, elle s'arrêtait chez Mimi. Ses compagnes lui avaient fabriqué un écriteau qu'elle accrochait à sa porte quand elle avait besoin d'un peu de tranquillité. Elle s'en servait rarement. Aujourd'hui, cependant, il est là. Dessus, on lit : LE DOCTEUR EST ABSENT.

Susan s'occupait de la promotion d'un groupe punk appelé Wuzzy. Pendant les concerts, on la voyait souvent au milieu de la fosse où les danseurs se bouscuaient.

Grande admiratrice de Frida Kahlo, Vera peignait des autoportraits. Son petit frère a accroché une douzaine de ses toiles sur un mur du séjour.

Lorsqu'elle sera rétablie, Cynthia a l'intention de rentrer aux îles de la Madeleine. Ce qui lui manque le plus, c'est l'horizon infini. «Où que le regard se porte, on trouve l'infini.»

Malgré l'épreuve qu'elle a subie, Myuko n'envisage pas de retourner à Tokyo. «Ici, la plupart des gens sont gentils. Très, très gentils», dit-elle.

UN DOUBLE NCEUD DE RUBAN

Partout où Amy porte le regard, il est là – l'infini.

Un ruban replié deux fois sur lui-même, en forme de huit, vient d'être épinglé au sweat-shirt de Thomas. Il est violet foncé – la couleur officielle de l'université.

— On le porte couché sur le côté, dit une fille à l'arcade sourcilière percée en ajustant le ruban. C'est le symbole de l'infini.

— Et elle, demande Thomas en désignant Amy d'un geste de la tête, elle n'en a pas?

— Seulement les garçons, répond la fille.

Armée d'un sac en toile rempli de rubans et d'épingles, la fille s'éloigne à la recherche d'un autre garçon à décorer.

— L'infini est le thème de la marche, explique Amy.

— Pourquoi?

— On se souviendra des victimes pour l'éternité, ou quelque chose du genre.

Elle omet de mentionner qu'on veut forcer les hommes à réfléchir au nombre infini de femmes qu'ils ont anéanties.

C'est la mi-octobre. Le soleil brille, mais le terrain est boueux à cause d'une averse nocturne, d'où les bottes, modèle léger tiré de la collection d'automne, qu'arbore Bugaboo. Amy et Thomas sont au parc Davies en compagnie de deux mille jeunes, qui représentent un fort pourcentage de la population étudiante de l'Université Scott. Malgré la foule, l'atmosphère est sombre. Amy voit quelques filles pleurer en silence et des garçons s'étreindre à leur manière – deux petites tapes sèches dans le dos.

Sous ses lunettes de soleil réfléchissantes, Thomas a les yeux injectés de sang. Pas à cause des larmes, mais bien de la mari qu'il a fumée pour se donner du cœur au ventre. Dernièrement, Amy n'est presque pas sortie, elle non plus, sinon pour faire des courses en vitesse et promener Bugaboo dans les bois derrière l'appartement. Elle tire sur la laisse de la chienne pour la ramener près d'elle. Mais c'est Thomas, se dit-elle, qu'elle aurait intérêt à tenir en laisse : il s'éloigne, la cherche au milieu de la cohue, le cou tiré, et revient en courant.

— Ça va, mon chou?

Il hoche la tête d'un air absent.

L'événement débutera dans quinze minutes. On a prévu une marche silencieuse réservée aux étudiants de l'université. Ils traverseront le parc et, sous escorte policière, suivront la rue George. Passé le centre-ville, où les petites boutiques s'alignent proprement à la manière de boîtes pour le café, le sucre, la farine et le thé, ils se dirigeront vers le nord, défileront devant la bibliothèque et le zoo pour enfants, s'engageront dans le lotissement où vivent Amy et Thomas et, de là,

gagneront le campus. Des habitants de la petite ville d'Amy, y compris ses parents et son frère puîné, se masseront sur les trottoirs des deux côtés du parcours, au milieu de journalistes venus des quatre coins du pays et d'ailleurs.

Un bénévole arborant un bouc roussâtre s'approche d'Amy.

— Tu veux une pancarte ?

Le jeune homme en porte une demi-douzaine : sur chacune, on voit la photo agrandie de l'une des victimes.

Amy brandit la laisse de Bugaboo.

— J'en ai déjà plein les bras.

La chienne renifle les chaussures boueuses du bénévole.

— Je m'en occupe, si tu veux, propose Thomas.

— Impossible. Aux garçons les rubans, aux filles les pancartes.

— Donne-moi ça, dit Thomas en s'emparant d'une pancarte sur laquelle figure la fille du service de repas à domicile.

Le bénévole la lui reprend.

— J'ai dit non.

— Va te faire foutre, enculé !

— Tu devrais prendre un calmant, mec, lance le bénévole en s'éloignant.

— C'est déjà fait, hurle Thomas. Et je t'interdis de m'appeler Mac.

On les regarde.

— Brillant, lance Amy. Vraiment brillant, ça.

— C'est leur faute, aussi. Les garçons ceci, les filles cela... Qu'est-ce que c'est que toutes ces règles au milieu d'une horreur si... déréglée?

Dans les lunettes de Thomas, Amy se voit. Les miroirs, comme ceux de la foire, déforment ses traits fatigués, lui font une tête de clown hilare. Détournant les yeux, elle balaie la foule du regard, reconnaît un chauve au visage ridé. C'est le journaliste qui l'a interviewée pour son travail. Il discute avec trois filles. Elle se détourne de nouveau. Elle ne veut pas lui parler. Il lui demanderait ce qu'elle ressent et, à la vue des têtes de femmes mortes ballottant au-dessus de la foule, elle répondrait : «Du soulagement.» Un soulagement aussi fort que la culpabilité. À l'idée que personne ne porte une pancarte à son effigie. Ni à celle de Thomas.

La marche débute. Pendant le long trajet jusqu'à l'université, Amy, pour supporter le silence, compte le nombre de rubans violets, souillés et piétinés, qui jonchent le sol.

EXTRAIT D'UN ARTICLE D'ENCYCLOPÉDIE

Le mot «silencieux» est plutôt mal choisi dans la mesure où il est impossible de réduire des coups de feu au silence. On ne peut que les étouffer.

Une jeune Japonaise est assise sous un pin. Elle porte un cardigan pelucheux, une blouse blanche immaculée et un pantalon capri. Sur ses genoux est posé un cahier relié en cuir. Elle réfléchit, son crayon feutre suspendu au-dessus de la page.

Malgré les lunettes de soleil, Amy voit bien que Thomas la regarde.

La fille fixe le terrain de football, derrière eux. Les étudiants prennent place dans les estrades en prévision des discours. C'est là que la marche du silence a pris fin, juste à côté de Robertson Hall.

— Il faut que je lui parle, dit-il.

— Non. Tu es ici incognito, au cas où tu l'aurais oublié.

Il retire ses lunettes.

— Ne fais pas ça, dit-elle. Pour l'amour du ciel, Tom, à quoi bon ?

Il ne fera qu'aggraver les choses. Des amis risquent de l'apercevoir, de penser qu'il s'efforce de réconforter une survivante. « On reconnaît bien là notre Thomas », diront-ils. Elle, le visage en feu, n'aura pas le courage de les détromper.

Elle le voit s'éloigner, interrompre la fille qui, a-t-elle lu dans le journal, s'appelle Myuko. Myuko lève les yeux, perplexe, puis elle sourit et passe des ciseaux imaginaires dans sa frange. Thomas s'assoit dans l'herbe. Amy les regarde parler. Les démons de Thomas le tenaient, se dit-elle. Elle-même n'est pas concernée. Myuko et Thomas sont des bonshommes allumettes, rose et violet respectivement, sur un diagramme, tandis qu'Amy n'est qu'une spectatrice en gris foncé. Pourtant, lorsque

Bugaboo tire sur sa laisse et l'entraîne vers le pin, elle ne lui oppose pas de résistance.

Bugaboo galope jusqu'à Thomas et lui fourre sa truffe dans l'oreille.

— Un chien en bottes yéyé, dit Myuko.

Elle a un grain de beauté charnu au-dessus de la lèvre supérieure et des sourcils à peine visibles, semblables à deux empreintes de pouce qu'on aurait étalées par accident. Thomas lui présente Amy et la chienne. Amy s'assoit sur le gazon jauni et humide, et ils font tous les trois semblant de regarder Bugaboo mordiller une pomme de pin, jusqu'à ce que Myuko mentionne Cynthia, la camarade de classe toujours à l'hôpital.

— Elle a besoin de chirurgie plastique sur la joue, dit Myuko en touchant la sienne. Alors elle blague : « Pourquoi ne pas en profiter pour me faire refaire le nez? »

Thomas et Amy sourient.

— Tu es allée la voir? demande Myuko à Thomas.

Amy s'apprête à répondre qu'il a passé la semaine à l'extérieur de la ville, mais il la prend de vitesse.

— J'irai demain.

Selon les journaux, Myuko s'en est tirée avec une blessure superficielle, et Amy, en examinant les vêtements de la fille, se demande où elle a été touchée. Elle la regarde fixement. Lorsque Myuko s'en aperçoit, Amy détourne les yeux. Elle contemple les idéogrammes japonais qui noircissent le cahier de Myuko.

— Tu tiens un journal? demande Amy.

— C'est très thérapeutique.

Myuko tapote la page.

— Tu en as un, toi aussi?

— Amy, ce sont plutôt les albums, répond Thomas.

— Des souvenirs, des babioles, tu vois le genre, précise Amy.

À l'école secondaire, elle s'est essayée comme diariste, mais les entrées, lui semblait-il, ne rendaient pas justice à la complexité de ses sentiments. Les mots s'alignaient n'importe comment sur la page, pareils à des enfants se tenant à une corde, gauches et puérils. En revanche, les objets rassemblés dans ses albums font naître un large éventail d'émotions et de souvenirs.

Thomas scrute le cahier de Myuko.

— Je donnerais cher pour pouvoir écrire comme toi.

— Après l'allemand, tu n'auras qu'à étudier le japonais, dit Amy.

Thomas, qui cligne rapidement des yeux, évite de la regarder. Elle regrette aussitôt la pointe.

Myuko trouve une page vierge et trace à l'encre noire un idéogramme de grande taille, assemblage de touches et de traits qui ressemblent à des sabres.

Elle arrache la page et la pose entre eux sur l'herbe.

— Qu'est-ce que ça veut dire? demande Thomas.

— *Hyo*, répond Myuko. «Grand fauve.» C'est le *kanji* qui se rapproche le plus du guépard.

— Tu connais le surnom de Thomas? s'étonne Amy.

— *Der Gepard*, dit Myuko. Et lui connaît le mien.

— *Die Sonnenblume*, récite Thomas. «Le tournesol.»

Leur professeur, explique-t-il, leur avait fait choisir un surnom en allemand.

— Heidi était complètement cinglée, ajoute Myuko. Elle soutenait que le langage était un virus venu de l'espace intergalactique.

Myuko prend une profonde inspiration et plaque ses paumes contre ses yeux.

— Pauvres *Glocke*, *Taube*, et... et...

— *Hündin und Giraffe und Apfelsine*, termine Thomas.

Il se penche sur Myuko. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, le menton sur l'épaule. En silence. Amy pose une main sur le dos de Thomas et l'autre, avec précaution, sur celui de Myuko. Elle sent le soulèvement de leur poitrine. Elle sent le soulèvement de la sienne. Elle baisse les yeux. Sur l'herbe, entre eux trois, se trouve le grand fauve. Amy s'efforce de reconnaître le guépard dans l'assemblage aléatoire de lignes et de traits, mais l'idéogramme pourrait signifier n'importe quoi. Éléphant ou tulipe, par exemple. Ou encore quelque chose de plus indéfini. Rage, amour, honte, pardon. L'un ou l'autre.

Ou encore tout cela en même temps.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Antoine Tanguay, Tania Massault et Chloé Legault à Québec, Paul Gagné et Lori Saint-Martin à Montréal, Brigitte Bouchard à Paris, ainsi que Michael Schellenberg, Dean Cooke, Ron Eckel, Suzanne Brandreth et Anita Chong à Toronto.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Sophie BEAUCHEMIN
Une basse noblesse

Deni Y. BÉCHARD
Remèdes pour la faim

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique
Grande plaine IV

Patrick BRISEBOIS
Catéchèse

Eleanor CATTON
Les Luminaires

Sébastien CHABOT
Le chant des mouches

Richard DALLAIRE
Les peaux cassées

Martine DESJARDINS
Maleficium
La chambre verte

Patrick deWITT
Les frères Sisters

Nicolas DICKNER
Nikolski
Tarmac
Le romancier portatif
Six degrés de liberté

Nicolas DICKNER et
Dominique FORTIER
Révolutions

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas
Parapluiés
Je suis là

Max FÉRANDON
Monsieur Ho
Un lundi sans bruit
Hors saison

Isabelle FOREST
Les laboureurs du ciel

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles
Les larmes de saint Laurent
La porte du ciel
Au péril de la mer

Steven GALLOWAY
Le soldat de verre

Karoline GEORGES
Sous béton
Variations endogènes

Tom GILLING
Miles et Isabel ou
La belle envolée

Rawi HAGE
Parfum de poussière
Le cafard
Carnaval

Clint HUTZULAK
Point mort

Toni JORDAN
Addition

Andrew KAUFMAN
Minuscule
Les Weird

Serge LAMOTHE
Le Procès de Kafka et
Le Prince de Miguasha (théâtre)
Tarquimpol
Les enfants lumière

Lori LANSENS

Les Filles
Un si joli visage

Margaret LAURENCE

Une maison dans les nuages

Catherine LEROUX

La marche en forêt
Le mur mitoyen
Madame Victoria

Marina LEWYCKA

Une brève histoire du tracteur en Ukraine
Deux caravanes
Des adhésifs dans le monde moderne
Traders, hippies et hamsters

Annabel LYON

Le juste milieu
Une jeune fille sage

Howard McCORD

L'homme qui marchait
sur la Lune

Anne MICHAELS

Le tombeau d'hiver

Sean MICHAELS

Corps conducteurs

David MITCHELL

Les mille automnes de Jacob de Zoet

Claire MULLIGAN

Dans le noir

Elsa PÉPIN

Les sanguines

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

Paul QUARRINGTON

L'œil de Claire

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet
L'empereur de Paris

Diane SCHOEMPERLEN

Encyclopédie du monde visible

Emily SCHULTZ

Les Blondes

Neil SMITH

Boo
Big Bang

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse
L'orangerie

Élise TURCOTTE

Le parfum de la tubéreuse

Hélène VACHON

Attraction terrestre
La manière Barrow

Dan VYLETA

Fenêtres sur la nuit
La servante aux corneilles

Sarah WATERS

L'Indésirable
Derrière la porte

Thomas WHARTON

Un jardin de papier
Logogryphe

Alissa YORK

Effigie

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI

Traité de balistique

Martine DESJARDINS

Maleficium

L'évocation

Patrick deWITT

Les frères Sisters

Nicolas DICKNER

Nikolski

Tarmac

Christine EDDIE

Les carnets de Douglas

Parapluies

Max FÉRANDON

Monsieur Ho

Dominique FORTIER

Du bon usage des étoiles

Les larmes de saint Laurent

La porte du ciel

Rawi HAGE

Parfum de poussière

Andrew KAUFMAN

Tous mes amis sont des superhéros

Lori LANSSENS

Les Filles

Un si joli visage

La ballade des adieux

Margaret LAURENCE

Le cycle de Manawaka

L'ange de pierre

Une divine plaisanterie

Ta maison est en feu

Un oiseau dans la maison

Les Devins

Catherine LEROUX

La marche en forêt

Le mur mitoyen

Annabel LYON

Le juste milieu

Marie Hélène POITRAS

Griffintown

C S RICHARDSON

La fin de l'alphabet

Larry TREMBLAY

Le Christ obèse

L'orangerie

Thomas WHARTON

Un jardin de papier

Composition : Hugues Skene
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
editionsalto.com